

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

vendredi 29 avril 1921

Sommaire :

Le prix décennal de philosophie et l'Université de Louvain	L. Noël
Le carnet de l'amateur	Jean Valschaerts
La vérité sur Don Juan	Robert Vallery-Radot
En Irlande	P. Mac Carthy
L'offensive catholique de l'histoire	Hilaire Belloc
Lettre de Chine	Lei Ming Yuan
Le droit	Ignace Sinzot
Les idées et les faits : Chronique des idées : J. Schyrgens. Rome, L. Picard. — Allemagne, Edg. Janssens. — Tchéco- slovaquie, abbé Leclercq.	

La Semaine

Catholiques, libéraux et socialistes se déclarent satisfaits de la consultation électorale du 24. Le suffrage universel et la représentation proportionnelle amènent dans beaucoup de communes du pays la composition tripartite des conseils communaux. L'intérêt du pays exige une collaboration loyale et des concessions réciproques. Les catholiques n'ont que trop montré depuis l'armistice jusqu'où peut aller leur désir d'entente. Que fera l'adversaire ? M. Paul Tschoffen craint le cartel des gauches contre la droite.

• A l'heure où nous mettons sous presse, la question des réparations n'est pas très claire. Les Alliés qui s'étaient mis d'accord après de longues et laborieuses palabres, pour l'envoi d'un ultimatum accompagné de menaces, ont reçu des contre-propositions. L'Allemagne offre de payer mais bien moins que la créance exigée et reconnue ! La solution du problème dépendra de

l'union et de l'énergie des Alliés. Si « la main au collet » s'était fait sentir plus tôt, peut-être aurait-on abouti déjà. Versailles devait clore la discussion. Depuis le Traité, douze conférences ont eu lieu et presque tout a été remis en question.

• Le Tyrol a exprimé son désir d'être uni à l'Allemagne. Le « faux principe clair » des nationalités continue ses méfaits. Le voilà au service d'un Empire qu'on voulait affaiblir et du plus dangereux ennemi des nationalités. Et dire que le monde donna le plus clair de son or et le plus pur de son sang pour échapper à l'hégémonie allemande.

• Le Sénat français a trouvé le moyen de remettre encore « sine die » la discussion de la reprise des relations avec le Vatican. L'heure est trop grave paraît-il « pour réveiller des querelles apaisées ». Pauvre « Union Sacrée » !...

Bruxelles : 38, Boulevard Botanique.

La revue catholique

des idées et des faits

Journal de la Semaine

Rédaction : 38, Boulevard Botanique, Bruxelles
Téléphone : B. 9945.

Administration : 60, rue Vital Decoster, Louvain
Tél. 347 et 355.

Conditions de l'abonnement :

Un an 25 francs
Six mois 15 francs
Le numéro 75 centimes

Pour l'étranger port en sus

La revue est envoyée gratuitement, pendant un mois, à quiconque en fait la demande à M. l'Administrateur de La revue catholique des idées et des faits, 60, rue Vital Decoster, Louvain.

A la Grande Fabrique

E. Esders

26, rue de la Vierge Noire, 26

Bruxelles

Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910

Vêtements pour hommes, dames et enfants

Livrées et uniformes. Vêtements de sports et voyages. Lingerie. Bonnetterie. Chapellerie. Ganterie. Chaussures. Cannes. Parapluies. Fourrures. Modes.

Banque de l'Arrondissement d'Anvers

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :

Longue rue Neuve, 107-109, Anvers

SUCCURSALE :

Rue Théophile Roucourt, 2, Berchem-lez-Anvers

PRINCIPALES OPÉRATIONS

Comptes-Courants. — Ouvertures de crédit. — Cautionnements pour travaux publics.

Comptes-Chèques. — Les titulaires d'un compte ont la faculté de rendre les effets et quittances qu'ils ont à payer payables aux caisses de la Banque sans aucun frais.

Dépôts à terme. — Intérêts à convenir.

Escompte et encaissement d'effets de commerce et quittances sur la Belgique et l'Étranger à des conditions très avantageuses. Tarif sur demande.

Avances-Prêts, sur des fonds publics belges et étrangers régulièrement cotés, ainsi que sur immeubles.

Chèques, Mandats et Lettres de crédit sur toutes les villes belges et étrangères.

Fonds publics. — Ordres de bourse tant à Anvers qu'à Bruxelles, Paris, Londres, etc.

Coupons. — Négociés sans frais.

Caisse d'Épargne. — Intérêts 3 1/2 %.

Coffres-Forts blindés, offrant le maximum de sécurité contre le vol et l'incendie.

Action Catholique

79, Chaussée de Haecht, 79, Bruxelles

Téléphone B 4991

NOUVELLES PUBLICATIONS :

- 1) **L'Héroïne Nationale Gabrielle Petit**, par CYR. VAN OVERBERGH, belle brochure, franco 0,25 ; 12 ex. franco 2,50 ; 100 ex. franco 16,25 fr
- 2) **L'Heure a Sonné!** Tract Pascal Nouvelles par SAVONAROLE, franco 0,40 fr. ; la douz. franco 4,00 fr. ; le cent franco 27,50 fr.
- 3) **L'Eglise et l'École.** Doctrine, Lois, Document, par le R. P. LALLEMAND, S. J. Prix franco 1,85 fr. ; 12 ex. franco 18 fr. ; 25 ex. franco 36 fr.
- 4) **Le caractère Chrétien**, par le R. P. OLIVIER, franco 1,60 fr.
- 5) **L'âge mûr et sa réhabilitation**, (Conférence donnée à la Fédération des Femmes Catholiques Belges) 1,00 fr.
- 6) **Diagnostic et Traitement des âmes ou l'art de la Direction** par l'auteur des Communions Pervertes ; 8,50 fr., franco 9,00 fr.
- 7) **Le Programme de l'Électrice communale**, par CYR. VAN OVERBERGH, franco 0,40 fr. ; la douz. franco 4,00 fr. ; le cent franco 26,25 fr.

L'édition flamande sous presse, 0,15 fr. ; la douz. 1,50 fr. ; le cent 10 fr. franco 11 fr.

Vie du R. P. Lintelo, S. J. Apôtre de la Communion quotidienne, par le R. P. SEVERIN, S. J. 1 vol. in 8° 352 pages, portraits, 5 fr. ; franco 5,75 fr.

La Science et les Miracles de Lourdes, par le Docteur CUVELIER, 1,00 fr.

Le Prix décennal de Philosophie et l'Université de Louvain

On peut lire au *Moniteur belge*, à la date du 25 mars, le rapport du jury chargé par le gouvernement « de juger le concours des sciences philosophiques pour la période décennale 1908-1917 ». Ce rapport mérite l'attention du public catholique.

Depuis l'institution des concours décennaux, le prix de philosophie a été décerné quatre fois : à M. Tiberghien, de l'Université de Bruxelles; à Delbœuf M. de l'Université de Liège; à S. É. le Cardinal Mercier, enfin il vient de l'être à M. Maurice De Wulf, de l'Université de Louvain. Le premier représentait la philosophie panthéiste, d'origine allemande, qui dominait un peu partout en Europe au début du XIX^e siècle. Le second représentait les tendances positivistes dont l'empire fut, au milieu du siècle, non moins universel. Les deux derniers personnifient cette philosophie néo-thomiste qui va se développant dans les milieux catholiques depuis que Léon XIII, en 1879, en fit l'objet d'une encyclique célèbre.

Disons-le tout de suite, et sans fausses précautions : d'une façon constante, dans les jurys chargés par le gouvernement « de juger le concours des sciences philosophiques », la majorité s'est trouvée à gauche. Lorsque les lauréats sont de droite, il y a là une circonstance qui n'est pas sans rehausser l'objectivité des résultats aux yeux d'une opinion publique habituée, comme elle l'est chez nous, à envisager toutes choses du point de vue de l'opposition des partis. En fait, le signataire de ces lignes a plaisir à témoigner de l'atmosphère toute sereine, toute impartiale, toute cordiale aussi, dans laquelle se sont déroulées les délibérations du jury de 1921.

Sans doute, la philosophie n'est pas un terrain neutre. Il n'en est pas moins possible d'apprécier la valeur formelle, la tenue technique, l'importance d'une œuvre dont on récuse les tendances, à une condition, c'est que ces tendances n'apparaissent point contraires aux principes de méthode dans lesquels les lois logiques ou les préjugés reçus incarnent l'esprit même de la science.

Et précisément, dans quels milieux académiques eût-il été possible — il y a quaranté ans — de se réclamer de S. Thomas pour faire œuvre de science et de philosophie ? Le moyen âge chrétien passait couramment pour une époque d'épaisses ténèbres où le règne du dogme ecclésiastique écrasait toute pensée libre et vivante. Beaucoup de catholiques acceptaient ce jugement sommaire. Lorsque Léon XIII, au déclin du grand siècle scientifique, leur proposa de remettre en honneur ces enseignements oubliés, il y eut des sourires très près du trône pontifical.

Aujourd'hui, plus personne ne doute que le thomisme restauré ne soit une des nuances importantes de la « mentalité » la plus actuelle. Dans le Paris d'après-guerre, on peut assister à sa marche conquérante le long des avenues où gisent, effondrées et ridicules, les idoles d'hier. Les esprits les plus laïques et les moins chrétiens en font l'objet d'une étude attentive, respectueuse, sympathique. De ce progrès général des idées, les décisions successives de nos jurys nationaux sont le reflet et la consécration.

En 1900, le jury décennal partageait ses suffrages entre

M. Delbœuf et Mgr Mercier et la majorité, qui préférerait l'œuvre — importante, mais fragmentaire — du professeur de Liège, ne cachait pas ses préventions contre une philosophie inspirée de Saint Thomas. En 1910, l'unanimité du jury s'inclinait devant l'œuvre du Cardinal. En 1921, c'est encore l'unanimité du jury qui couronne l'un de ses disciples. Mais il s'est trouvé, cette fois, en présence de plusieurs œuvres thomistes, il a fallu qu'il choisît entre elles, et le rapport montre toute l'importance qu'il leur a reconnue.

Ce rapport mériterait une publicité plus vivante que celle du *Moniteur*. Dû à la plume d'un jeune professeur de l'Université de Bruxelles, M. P. Decoster, il trace un tableau clair, attachant, remarquablement impartial, de la vie philosophique de notre pays. On y trouve, et cela va sans dire, des travaux dont l'inspiration n'est pas catholique ; il convient de citer parmi les œuvres qui ont retenu l'attention du jury, celles de feu Hector Denis, de M. Dupréel, de l'Université de Bruxelles, et de M. Remacle. Mais nos lecteurs seraient agréablement surpris de mesurer la place que prend, dans ce rapport bien objectif, l'activité littéraire de l'Université de Louvain. Ne citons point de noms, ce serait long, et il vaut mieux laisser à ce succès son allure collective. Il est aujourd'hui largement démontré que le thomisme a sa place au soleil de la philosophie.

Combien ainsi les directions de Léon XIII s'avèrent heureuses et justes ! Nulle part, peut-être, elles ne furent suivies avec autant de zèle qu'à Louvain. Le mouvement international qui entraîne aujourd'hui les écoles catholiques et qui pénètre même des milieux bien éloignés de l'Église, ce mouvement a eu chez nous l'un de ses principaux foyers. Les succès belges de la philosophie de Louvain ne sont que l'écho de sa renommée à l'étranger. Pour ne parler que de lui, le lauréat du concours, M. De Wulf, est engagé pour faire, à intervalles réguliers, un cours à l'Université Harvard, l'Oxford des États-Unis. Son *Histoire de la Philosophie au Moyen Age* est le manuel classique de tous les médiévistes.

Cependant, lorsque Léon XIII, en 1880, demandait aux évêques belges d'organiser à Louvain l'enseignement du thomisme, il exprimait l'espoir que cette doctrine fournirait à la vie catholique du pays une armature doctrinale. Le foyer d'études existe, il est vivant, les jurys neutres en proclament la valeur, l'étranger nous l'envie. Mais quelle est, dans nos œuvres catholiques, la place faite à la doctrine ? Quelle est, dans notre enseignement catholique lui-même, la place faite aux idées ?

Notre atmosphère nationale est peu attentive aux discussions théoriques. Le rapport de M. Decoster le constate, il le déplore. Il trouve cependant chez les jeunes gens un goût nouveau pour la réflexion, il voudrait voir ce goût encouragé, il voudrait voir le grand public de chez nous s'ouvrir davantage aux préoccupations philosophiques et les programmes leur faire une meilleure place. Ce vœu mérite le soutien de tous ceux qui ont le souci de la grandeur du pays.

L. NOEL,

Professeur à l'Université de Louvain.

LE CARNET DE L'AMATEUR

Bibliothèques publiques

Il y a des gens qui se plaignent qu'on ne lise pas assez. Ce sont en général des auteurs, des éditeurs et des libraires. Leur plainte est évidemment suspecte.

Le bibliothécaire, lui, trouvera qu'on lit trop.

De part et d'autre, ils ont hélas ! tous raison.

Les gens qui ne lisent pas du tout, lisent en effet trop peu. Mais ceux qui lisent, lisent beaucoup trop.

Né nous occupons, je vous prie, que de ceux-ci, qui sont les plus malades.

C'est une furie. Tout leur est bon à dévorer. J'évite de les prendre tout à fait stupides, c'est-à-dire trouvant leur plaisir, et d'égale qualité, aussi bien dans une tragédie de Racine que dans un mauvais roman d'aujourd'hui, dans une pièce de vers de Rostand — car on dit une pièce de vers, comme on dit une pièce-montée — et dans un de ces grands poèmes de deux strophes que Moréas a rassemblés dans les *Stances*. Tout leur est bon à passer le temps, et leur paresse se sauve ainsi de l'ennui de se contempler. Oublions ces malheureux !

Il en est d'autres qui sont des gens actifs, attachés à une besogne précise, et dont l'intelligence n'est pas incapable d'un bon jugement. Leur goût, un discernement délicat et une instinctive critique les portent à ce qu'il y a de meilleur dans les Lettres anciennes et modernes, et la lecture, loin d'être un prétexte à ne rien faire de mieux ou de pire, leur est un noble repos et comme une récompense du labeur quotidien accepté et bien accompli. Et ils lisent trop.

Chez eux encore, une subtile paresse les incline à convoiter, à prendre, à s'assimiler la pensée des autres pour ne point faire l'effort de dégager la leur. Alors naît le chaos, le plus affolant des chaos, celui-là qui est d'ordre intellectuel. Une heure vient par un soir trouble, quand ils ont trop varié leurs lectures désordonnées, où ils ne savent plus que penser, ni ce qui est vrai, ni ce qui est faux, et ils connaissent alors ce sombre désenchantement qui fait s'écrier le poète :

La chair est tris'te, hélas ! et j'ai lu tous les livres.

Et non seulement la chair, mais l'univers entier se colore pour leurs yeux fatigués de grisaille et de cendre, tant le dégoût, la lassitude, l'amertume de s'être perdus en cherchant des pensées étrangères, les pénètrent et les affligent.

Expérience quotidienne de ceux-là qui lisent sans discipline. Ainsi se vérifie la vieille loi qui veut que toute activité humaine se garde des excès et se soumette à une direction, qu'elle vienne d'un maître, ou qu'elle vienne de soi, si l'on est capable de se la donner. Voilà pour les « intellectuels ».

Que sera-ce quand les ouvriers de la ville et de la campagne auront leurs bibliothèques publiques ? Car M. Destrée veut doter jusqu'au dernier village de Belgique de ces sortes de bâtiments. Jusqu'à quel point seront-ils utiles ? Peut-on espérer — autant que M. le ministre des Sciences et des Arts — que l'institution de la journée de huit heures, accordant des loisirs nouveaux aux ouvriers, leur donnera aussi le goût des livres ?

Il est prudent de ne pas se hâter de répondre, et surtout de ne pas répondre affirmativement à de telles questions.

En tout cas, il est des ouvriers et des gens du peuple qui useront des livres. Il en est même qui en abuseront. Et de quels livres ! Dépourvus de direction ou pourvus d'une direction mauvaise, c'est comme s'ils avaient changé d'alcool, tout simplement.

Or, apprenez quelle direction leur donne, lui-même, M. Jules Destrée. Dans un discours prononcé, en mars dernier, au Palais des Académies, il proclamait que c'est en lisant tous les livres, tous les journaux, que l'on se forme des idées justes. Voilà un principe directeur. Malheureusement, il appartient au plus démodé des libéralismes. M. le ministre des Sciences et des Arts a-t-il songé à quoi il menait ? Ce chaos intellectuel que nous dénonçons tout à l'heure chez les lettrés, que sera-t-il chez des primaires ? Imaginez ce brave homme d'ouvrier que ne guide aucun principe de philosophie, de politique ou d'esthétique et chez qui l'esprit critique n'a pas été aiguisé, dévorant avec une humeur égale, Jean-Jacques et Jaurès, les romans de Barbusse et de Jean Tousseul, les vers de Vaillant-Couturier, pour fortifier son socialisme et puis, la curiosité aimée de M. Destrée le gagnant, passant à d'autres

rayons, la chronique du boulevard, les marionnettes lubriques de MM. Bataille et Bernstein et les petits romans, dits psychologiques, du temps présent où l'immoralisme contemporain tente de se faire passer pour très subtil.

Pauvre tête ! Pauvre tête ! Et qu'il lui eût donc mieux valu ne savoir ni lire, ni écrire, pour garder la paix de son ignorance et l'ordre de sa foi et de sa morale de charbonnier !

M. Destrée, s'il lit ceci, se révoltera à la pensée qu'on puisse refuser à un homme le droit de tout lire. Hélas ! c'est bien à contre-cœur que nous le lui refusons. L'homme aurait le droit de tout lire, si l'on n'avait point celui de tout écrire. Mais celui-ci engage un corollaire aussi déplaisant pour nous que pour M. Destrée.

Il n'empêche que l'État va ouvrir ses bibliothèques publiques. Le projet de loi est déposé. Il n'y a plus qu'à attendre ce que diront les députés catholiques et les gens sages.

Peut-être serait-il opportun de rappeler qu'une fois de plus l'État se mêle de ce qui ne le regarde point. Comme il n'a pas à être instituteur, il n'a pas non plus à s'installer bibliothécaire. Mais qui donc, à part quelques originaux, entend bien, en cette trouble époque, la véritable fonction de l'État ?

Peut-être aussi perdrait-on son temps à redire que la culture intellectuelle — si vraiment les bibliothèques publiques sont appelées à l'étendre — n'est rien au regard de la culture morale. Notre siècle de pédants n'accepte plus cette élémentaire vérité.

On lira donc ; et le peuple, ayant enfin déserté les cabarets et les lieux où l'on danse, sortira le soir des maisons où l'on lit — en titubant.

JEAN VALSCHAERTS.



La vérité sur Don Juan

Violenti rapiunt illud.

Qu'elle est admirable l'âme de l'homme rachetée du sang de Jésus-Christ ! plus riche, plus vaste, plus haute et plus profonde mille fois que ne pourra l'imaginer le rêve du plus grand poète ! Ce n'est qu'en Dieu qu'elle se révèle à elle-même ; ce n'est qu'en Lui qu'elle connaît enfin son vrai visage et le nom de sa soif et de sa faim. Mais cette connaissance reste cachée au monde et l'Histoire, science incertaine, n'en est que l'ombre confuse et amincie qui gesticule en grande hâte sur le mur illusoire du Temps. Léon Bloy a écrit à ce propos, sur l'âme de Napoléon, des pages étranges traversées de sublimes éclairs et qui renferment, entre autres, une phrase étonnante, dont on ne se lasse pas de sonder l'abîme : « En réalité, dit-il, tout homme est symbolique, et c'est dans la mesure de son symbole qu'il est un vivant ». Ces jours-ci, une joie analogue à celle que nous avons goûtée en découvrant cette pensée-là nous a été donnée en lisant la pieuse étude que M. J. P. Altermann vient de consacrer dans les *Lettres* à la réhabilitation d'une mémoire scandaleuse, celle de Don Juan. (1)

Don Juan n'est pas une invention sortie du cerveau des poètes comme Minerve surgit toute casquée du front de Jupiter. Don Juan a été une créature de Dieu comme vous et moi-même. Séville l'a vu vivre et mourir, et sa vie

(1) *La vérité sur Don Juan* ou d'un Chevalier Milonne de l'Amour, par J. P. ALTERMANN, *Les Lettres* du 1^{er} avril 1921.

réelle fait pâlir sa légende comme le soleil éclipse des feux de rampes et des luminaires de mauvais lieux. Pourquoi l'art qui se plut à peindre ses désordres, se détourna-t-il de la pénitence dont il voulut les effacer ? Pourquoi, faussant cette image symbolique de l'insatiable amant de l'infini, le rabaisa-t-il à ne figurer que le libertin railleur et impie ? Comment n'a-t-il pas compris que cette grande âme n'était infidèle que dans son impatience à chercher l'unique Amour ? C'est que le monde, qui s'entretient beaucoup de l'amour et s' imagine le connaître, l'ignore absolument. Combien comprennent la portée de la parole du Christ à la Madeleine : « il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé » ? Combien de fois cette parole, qui relève et purifie la pécheresse, est profanée, grossièrement travestie en indulgence pour les faiblesses du cœur ? Lorsque le monde apprend la conversion d'un homme « qui a beaucoup vécu », il croit que c'est par lassitude. Dans les romans, les couvents ne sont-ils pas toujours le refuge des âmes déçues ou brisées ? Le monde avilit tout ce qu'il touche ; il le ramène à sa mesure : « Je ne suis pas venu pour le monde », a dit Jésus. Et encore : « Malheur au monde ! » Oui, malheur au monde parce qu'il ne sait pas aimer. Lorsqu'une Marie-Madeleine, un Augustin, un Manâra, une Lavallière, un Rancé viennent s'abîmer aux pieds de Jésus-Christ, ce n'est point parce qu'ils cessent d'aimer, mais au contraire parce qu'ils aiment davantage et qu'enfin leur amour inquiet a trouvé l'Être adorable qu'ils avaient cherché en vain jusque-là.

* * *

Don Juan s'est appelé dans le siècle Don Miguel Manâra Vicentelo de Leca, chevalier de Calatrava. M. Barrès nous avait bien raconté vers 1890 un certain pèlerinage qu'il avait fait à la Charité de Séville, où la fameuse composition de Val des Leal, *les deux cadavres dévorés de vers*, avait montré à souhait sa sensibilité et nous avait valu un des chapitres les plus « barrésiens » de *Du Sang, de la Volupté et de la Mort* ; songez donc ! cette toile avait été commandée par Don Juan, et exécutée selon son imagination ; et dans une de ces rêveries à la fois sensuelles et desséchées où l'auteur du *Jardin de Bérénice* se complait, il se délectait à cette fin austère de Don Juan ; mais il se trompait en faisant de ce grand pénitent un désabusé romantique qui n'aurait établi sa foi que « sur son effroi de la mort et sur son désenchantement ». L'histoire vraie est bien plus belle, et la fervente étude de M. J. Altermann fait toute la lumière désirable, lumière interceptée parfois par un goût de préciosité, une sublimité trop brillante, mais néanmoins jaillie du soleil qui seul éclaire tout homme venant en ce monde. Nous n'en donnerons pour preuve que ces lignes : « Les impies, les hérétiques, les agnostiques et les athées, sans oublier les pharisiens, énumèrent toutes les raisons qu'un homme a de se convertir, sauf la vraie, qui est que cet homme croit en Dieu, sait quel il est — par la foi que la grâce divine établit dans son esprit comme en son cœur, fécondant miséricordieusement leurs efforts — et le connaissant, l'adore, et l'adorant, veut le suivre ». Celui qui a écrit ces lignes est un guide sûr.

M. Altermann a fait une inestimable découverte par un soir d'hiver, à Madrid, à l'étalage d'un bouquiniste : un petit livre du XVII^e siècle, intitulé : *Breve Relacion de la Muerte, Vida e Virduades del venerable Caballero D. Miguel Manâra Vicentelo de Leca, Caballero del Orden de Calatrava, Hermano Mayor de la Santa Caridad*, édité à Séville, par Diégo Lopez de Haro, 1679.

L'auteur n'était autre que le Père Juan de Cardenas de la Compagnie de Jésus, qui écrivit ce récit pour la consolation et la commune édification de ceux qui avaient connu le défunt. A la fin du volume se trouvaient le testament et la *Protestation de foi du serviteur de Dieu*. Le testament de Don Juan ! et tel qu'il dépasse en beauté dramatique tout ce que notre cœur aurait tenté d'imaginer. Toute son âme s'y livre, haute, puissante et délicate, poète de la passion épurée, grand artiste en magnificence. Il commence par choisir pour intercesseurs les saints, en qui il contemple chacune des vertus qui l'ont conduit à l'Époux des âmes : St Benoît, St François, St^e Thérèse, St Eustache, St Paphnuce, le prophète Élie qui, rappelle Altermann, « fut mandé par l'ange du Seigneur dans cet instant où le dégoût de vivre l'épuisait sous un genévrier ». Puis il lègue son âme, « en toute et entière volonté », à Dieu, son corps à la terre ; et sur sa tombe seront gravés ces mots : « *Ci gisent les os et cendres du pire homme qui fût au monde. Priez pour lui.* » Puis viennent les dons en espèces pour ses fidèles domestiques et à deux mystérieuses orphelines « qu'il a élevées », et qui sont moniales professes au couvent de Sainte Marie de la Grâce, la sœur Maria de Santa Inés et Maria de San Vicente ; puis des dons spirituels, son crucifix d'ivoire à son confesseur, son grand bréviaire à Don Francisco Caballero, à sa sœur Dona Isabel Manâra la croix peinte au chevet de son lit, et enfin à Ana Jimenez « pauvre veuve qui vit à Triana » son lit, son humble lit de Frère de la Charité, son lit où il a pleuré ses péchés, où il s'est endormi dans l'amour de Notre-Seigneur... Ce n'était pas tout ; une autre publication se trouvait réunie au volume, le *Discours de la Vérité* de Don Juan lui-même que M. Altermann compte nous donner prochainement à la librairie de *l'Art catholique* et dont nous reparlerons.

* * *

Il est vrai que Don Juan a mené une vie scandaleuse. Mais voici la merveille et qu'on ignorait : ce cœur, toujours en quête d'une nouvelle ivresse qui toujours le déçoit, a rencontré un cœur qui a su le fixer et qui l'a mené à l'amour éternel ; il a rencontré Dona Elvire, mais il ne l'a pas trahie comme le Don Juan de Molière l'a fait si cruellement. Dona Elvire l'a sauvé de lui-même. Elle s'appelle dans l'histoire Dona Geronyma Carrilo de Mendoza. Don Juan l'aima ; il lui fut fidèle parce que son cœur s'était vraiment donné et ne recherchait plus son plaisir. Il croit alors qu'il possède toute la joie ; il ne l'a pas encore. Les êtres nous révèlent l'amour, mais ils ne sont pas l'amour ; et c'est ce qui fait le tragique des hautes passions, le tourment au sein des félicités les plus pures, cette terreur et comme le sentiment de la mort... Et l'amour n'est pas achevé tant que la douleur ne l'a pas éclairé jusqu'au fond, à la lueur de sa foudre. Dieu allait illuminer ainsi Don Juan à l'agonie de cette femme passionnément aimée ; il allait comprendre que sa joie terrestre n'était que l'annonce de la vraie joie. A travers la douleur, dans cette absence si pleine de l'être aimé, plus intense peut-être que la présence, les dernières chaînes tombent, et c'est le visage du Christ qui apparaît ; la mort n'effraye plus, car l'amour ne meurt pas, il a un nom ; il est Dieu-même. Cet amour, il ne saura plus le goûter que dans les membres souffrants de J. C., les pauvres et les malades. Manâra, Frère majeur de l'hospice de Séville, mourra dans la joie qu'il avait enfin trouvée. Lorsque l'archevêque de Séville, son ami, Dom Ambrosio Ignacio Spinola y Guyman vint lui rendre visite peu de temps avant sa fin, il lui trouva une expression si heureuse, qu'il lui en demanda la cause : « Je suis heureux, répondit Mañara, parce que je

désire mourir ». Et comme le prélat tentait de le ramener à d'autres pensées moins austères : « Je voudrais mourir, reprit le grand passionné, parce que j'ai le grand désir de voir Dieu ! »

Ses funérailles furent suivies par le peuple tout entier, pauvres, pénitenciers, clercs, nobles dont un si grand nombre lui devaient leur conversion. Les Pères de S^t Bonaventure, dont le collège avait élu le glorieux Frère pour leur patron, sollicitèrent de porter son corps jusqu'à l'Église. Il fut bientôt invoqué comme intercesseur, et le 27 juillet 1680, quatorze mois après sa mort, les premières démarches officielles commençaient pour obtenir l'ouverture du procès de béatification. En 1776, la Congrégation des Rites décidait d'admettre sa cause et de donner la suite qui convient. Sa tombe est dans l'église de la Charité qu'il fit bâtir lui-même dans l'amour du Christ et des pauvres. Il repose à côté du maître-autel, du côté de l'Épître. C'est là qu'il convient d'honorer sa mémoire et de lui demander pardon de la dérision où le théâtre et la poésie profanes l'ont entretenu, en adultérant son image sous les traits du garnement insupportable et vicieux de Molière et de Byron, du bellâtre de Bataille et de Rostand, et pour nous qui connaissons à quelle profondeur Dieu le prit tout entier, de recueillir auprès de lui le secret du don de Dieu, cette eau vive que le Christ enseignait à la Samaritaine et à la Madeleine, les illustres sœurs du véritable Don Juan.

ROBERT VALLERY-RADOT.

En Irlande

Dublin, avril 1921.

Une Commission américaine qui, sur l'initiative du journal *La Nation* de New-York, mène une enquête impartiale sur la situation de l'Irlande, vient de publier un Rapport préliminaire donnant des conclusions des dépositions examinées par ce tribunal.

Parmi les membres de cette Commission siègent cinq gouverneurs d'État, onze sénateurs, treize députés, les maires de quinze grandes villes, le Cardinal Gibbons (qui vient de mourir), l'archevêque Keane et quatre autres évêques catholiques, sept évêques épiscopaliens et quatre évêques méthodistes, un nombre considérable de pasteurs et de prêtres, d'hommes d'affaires et d'enseignement, de journalistes et de leaders travaillistes. Trente-six États se trouvent représentés dans le Comité.

Dès le début, la Commission fit tous ses efforts pour obtenir des témoignages, afin de faire une investigation complète. On invita à venir dans ce pays les principaux fonctionnaires des diverses localités où les troubles avaient eu lieu récemment : Derry, Belfast, Cork, Balbriggan, Thurles, Mallow. On pria le Cardinal Logue d'envoyer une délégation de la hiérarchie. Les personnages les plus notables de la vie politique irlandaise furent également invités : Sir H. Plunkett, Georges Russel, Arthur Griffith. Les proches parents des hommes qui avaient été tués d'un côté ou de l'autre, comme M^{me} Mc Curtain, veuve du Lord-maire de Cork, Mlle Irène Swanzy, sœur de l'inspecteur de police Swanzy, furent priés de se présenter devant le tribunal. Sir E. Carson, le chef de l'Ulster, fut invité à venir en personne ou à envoyer un représentant pour exposer le cas au point de vue unioniste. Des invitations similaires furent adressées à Lord French et à Sir H. Greenwood. Ces trois derniers n'ont pas répondu, mais ils ont déclaré dans la presse qu'ils refusaient d'accepter l'invitation.

Le Rapport exprime le regret que le gouvernement anglais ait cru devoir empêcher la Commission d'aller examiner sur place le bien-fondé des allégations qu'il s'agissait de vérifier. Le refus de l'ambassade anglaise de viser les passeports de MM. Newman, Maurer et Mc Donald a produit une fâcheuse impression sur une grande partie du public américain.

Cependant, dans les quatorze séances publiques et dans les nombreuses réunions des sous-commissions, le tribunal put entendre beaucoup de

témoins oculaires et compulser les déclarations écrites des autres témoins qui n'avaient pas pu se rendre à l'invitation de la Commission. Voici le verdict porté par cette assemblée d'Américains sur la conduite du gouvernement anglais en Irlande :

Les Irlandais sont privés de la protection légale à laquelle ils auraient droit en qualité de sujets britanniques ; d'autre part, ils sont privés de la protection morale que les lois internationales assurent aux belligérants. Ils sont à la merci des forces impériales britanniques, lesquelles agissent contrairement à toutes les lois et à tous les principes d'humanité et ont établi la terreur en Irlande.

Le gouvernement britannique a créé et introduit en Irlande une force d'au moins 78.000 hommes, dont plusieurs sont jeunes et inexpérimentés et quelques-uns d'anciens forçats ; il a incité cette troupe à une violence effrénée.

Les forces impériales britanniques en Irlande ont tué sans discernement des innocents : hommes, femmes et enfants. Elles ont assassiné au hasard des hommes soupçonnés d'être des républicains. Elles ont torturé et fusillé des prisonniers commis à leur garde, adoptant comme excuse que ces personnes « refusaient de faire halte » ou « tentaient de s'échapper ». Elles ont attribué à des prétendus « extrémistes de Sinn-fein » l'assassinat de notables républicains irlandais perpétré par les Britanniques.

Les incendies de maisons et la destruction des villages et des villes, accomplis par les hordes britanniques sous les ordres d'officiers anglais, ont été tolérés et même commandés par des fonctionnaires du gouvernement anglais. L'incendiarisme systématique a été un élément du plan de terrorisme : un matériel soigneusement perfectionné, comprenant des pompes à gazoline et des bombes incendiaires, a été appréché d'avance à diverses reprises.

En vertu d'une série de proclamations édictées par l'autorité compétente des Forces britanniques, on emmène des otages parmi les troupes exposées au feu de l'armée républicaine, on prélève des amendes dans les villes et les villages pour punir de prétendus délits individuels, on détruit la propriété privée à titre de représailles pour des actes dont le propriétaire n'était nullement responsable ; on soumet la population civile à des interrogatoires et à des perquisitions sous prétexte que les civils peuvent posséder des informations utiles aux forces militaires de la Grande-Bretagne.

Tous ces actes, accomplis par les Britanniques, sont contraires aux lois de la paix et aux lois de la guerre reconnues par les nations civilisées modernes.

La Commission estime que l'armée impériale britannique a été coupable d'excès parfaitement prouvés, excès qui, dans leur genre et leur degré, ne sont pas différents des crimes imputés à l'armée impériale allemande dans le Rapport Bryce sur les atrocités belges.

Elle estime, en outre, que le gouvernement britannique a créé et introduit en Irlande une horde qu'il a incitée à tuer, à incendier et à piller et que cet instrument de choix a été trempé dans l'alcool afin de le rendre plus apte au but que se proposait le gouvernement impérial britannique en Irlande. Il nous paraît que la responsabilité morale des crimes de cet instrument retombe sur ceux qui ont façonné l'instrument et qui s'en sont servis.

Le Rapport souligne, en passant, l'hypocrisie des comptes rendus officiels qui abusent des expressions : tué pendant une tentative d'évasion, tué pour refus de s'arrêter, extrémistes Sinn-feiners, représailles. Il félicite les journaux anglais qui ont le courage de dire la vérité et de dénoncer les actes accomplis au nom du peuple britannique. Il loue les efforts faits par le Labour Party, la Ligue internationale des femmes et la Société des Quakers pour apprendre au public anglais les horreurs qui se commettent en Irlande.

Enfin, les relations de la religion et de la politique sont très exactement résumées en quelques mots :

En dehors d'une partie de l'Ulster, catholiques et protestants vivent en parfaite harmonie ; leurs opinions politiques ne sont pas avant tout une affaire de religion. Même dans l'Ulster, l'intolérance religieuse n'est pas tout à fait spontanée ; elle est excitée artificiellement par les gens qui ont un intérêt économique ou politique à diviser le peuple. Nous sortirions de nos attributions en portant un jugement sur la question de l'Ulster et de ses divers aspects ; mais nous avons le droit et le devoir de stigmatiser les pogroms de l'été dernier, qui ont déconsidéré la religion ; c'est en qualité de Protestants américains que nous parlons ainsi, et sur ce point nous devons la vérité à nos coreligionnaires de l'Amérique et de l'Ulster.

* * *

On raconte que Lord Derby va venir à Dublin en qualité d'ambassadeur pour essayer de trouver une combinaison. Les journaux américains rapportent, d'autre part, que Mgr Mannix, archevêque de Mel-

bourne, travaille de son côté à faire adopter par Sinn-fein et par Lloyd George un projet de Dominion Home Rule qui garantirait à la fois l'indépendance politique et économique de l'Irlande et la sécurité stratégique de l'Angleterre ; s'il parvient à établir la paix en Irlande, Mgr Mannix, dit le *New-York Times*, sera créé cardinal !

P. MC CARTHY.



LETTRE D'ANGLETERRE

L'offensive catholique de l'histoire

Nous avons exposé le fait, vérité déplorable à coup sûr, que les historiens catholiques se sont maintenus sur la défensive depuis le début de la science historique moderne. Il reste à montrer comment il est possible actuellement de passer à l'offensive. Commençons par noter que l'histoire moderne n'est pas neutre, elle est hostile.

Tout^s théorie, doctrine ou organisation non-catholiques deviennent nécessairement et très rapidement anticatholiques parce que, nous le savons tous, toute force polarise. L'Église catholique est un foyer de grande énergie. Tout ce qui volontairement se place en dehors d'elle, ne peut éviter d'être attiré vers un pôle d'opposition et c'est sans exagération qu'on peut dire que l'histoire non-catholique est toujours nécessairement anticatholique. Elle a exalté partout la conception d'une Europe tenue en vie par la présence de facteurs exclusivement non-catholiques. Elle a fait remonter nos institutions au paganisme barbare du Nord et de l'Est germaniques. L'islam fut loué par elle à nos dépens. Elle a ridiculisé et traité d'enfantine la lutte doctrinale, vitale, virile et décisive des sept premiers siècles. Par un contresens historique, elle a admis le postulat d'une Église séparée de l'Europe, et considérée, ou peu s'en faut, comme une étrangère en Europe. Elle a traité le développement du catholicisme tantôt comme une chose accessoire, tantôt comme une chose sans importance, tantôt comme une chose nuisible, d'après les matières en discussion. Elle a accepté pour vraies toutes les philosophies anticatholiques, depuis le déisme à droite, jusqu'au matérialisme à gauche. Toujours, elle a cherché à expliquer humainement les événements dus à des causes surnaturelles. Elle a bravé le sens commun de l'humanité dans le domaine du merveilleux, de la tradition et du sentiment, du moins là où le sentiment pouvait conduire quelqu'un à la vérité surnaturelle, car Dieu sait si elle s'est assez trompée « sentimentalement » dans toutes les questions d'où le surnaturel avait été banni. Telle fut l'attitude ennemie. La nôtre, je le répète, fut purement défensive.

* * *

La preuve de notre attitude défensive vis-à-vis de l'ennemi se trouve partout. Ne prenons qu'un exemple immédiat et contemporain et qui saute aux yeux. Les écrivains catholiques de pensée et de pratique, usant de la langue anglaise (j'excepte l'Irlande), qu'ils écrivent en Angleterre, en Amérique ou aux Colonies, semblent ne pouvoir éviter l'une des deux erreurs suivantes : ou bien, ils appuyent exclusivement sur des faits particuliers qui ne sont nullement essentiels pour l'histoire, ou bien ils vivent dans la peur de heurter ce qu'on appelle « la pensée moderne » ; c'est-à-dire qu'ils vivent dans la terreur de l'ennemi. Ou bien ils perdent leur temps à dénoncer une

assertion spécifiquement anticatholique (ou à défendre un catholique remarquable contre la calomnie), ou bien ils gaspillent leurs efforts à faire leur propre apologie ou à louer chez l'ennemi tout ce qui peut sembler moins hostile ou moins faux que d'habitude.

Ce n'est pas ainsi que les batailles se gagnent.

Vous trouverez, par exemple, dans les ouvrages d'histoire écrits par les nôtres en langue anglaise, une insistance perpétuelle sur les vertus d'individualités catholiques en vue, au temps de la Réforme en Angleterre, sur la valeur de leur doctrine, etc. Beaucoup de catholiques semblent croire qu'ils ont rempli tout leur devoir vis-à-vis de l'histoire, s'ils ont suffisamment loué l'honnête culture d'esprit du bienheureux Thomas More, ou trouvé le moyen d'excuser la politique intolérante et despotique de Marie Tudor, ou essayé de défendre (c'est plutôt difficile le patriotisme d'hommes indubitablement opposés au gouvernement d'Élisabeth et qui, certainement, n'auraient pas été attristés par la mort subite de la reine ou par l'invasion de l'Angleterre par l'Espagne.

* * *

Prenons maintenant un exemple de l'autre manifestation de leur faiblesse. Tout travail de synthèse historique les trouve empressés de dire tout ce qu'ils peuvent trouver en sa faveur et de montrer comment, quelque anticatholique qu'il puisse être, il est jusqu'à un certain point compatible avec l'histoire catholique. Mais les synthèses historiques forment le cœur même de la position ennemie.

Quand, dernièrement, M. Wells publia sa populaire esquisse de l'histoire, presque toute la critique effective de cet ouvrage incroyablement insuffisant — insignifiant même, peut-on dire, je pense, car il n'aura aucun avenir — vint du côté protestant ou athée. Les critiques catholiques se bousculèrent pour être les premiers à dire tout le bien que faisait ce livre et à quel point il eût été parfait, si, dans l'un ou l'autre détail, il avait reconnu le point de vue catholique. Les catholiques versèrent des larmes de joie en voyant M. Wells admettre que les Jésuites étaient de puissants éducateurs, et débordèrent de gratitude parce qu'il reconnaissait que la civilisation médiévale avait quelques bons côtés. M. Wells n'a fait qu'écrire une histoire générale, qu'« un réchauffé » de tous les manuels élémentaires et dont la philosophie est purement matérialiste. Au lieu de s'en prendre immédiatement à cette fausse philosophie sous-entendue dans tout l'ouvrage, et à la synthèse historique sur laquelle elle s'appuie, nos critiques catholiques s'amusaient à signaler de petites contradictions ou perdaient leur temps à rendre hommage aux quelques compliments adressés par l'auteur ignorant, avec plus ou moins de bonne grâce d'ailleurs, à des manifestations catholiques particulières, alors qu'il attaquait l'ensemble c'est-à-dire toute la conception catholique de l'histoire.

Non, ce n'est pas du tout la marche à suivre ! Ce qu'il faut faire, c'est prendre la vue d'ensemble de l'histoire présentée par nos adversaires et montrer son erreur fondamentale : analyser et dévoiler à fond leurs méthodes ; mettre en pleine évidence, sans cesse, leur exécrable manie d'affirmer comme faits acquis, de pures hypothèses, et prouver que leur présentation de l'histoire européenne manque grossièrement de proportions et de saine appréciation des faits.

* * *

Prenez la critique biblique, par exemple, vous trouverez je ne sais combien d'écrivains catholiques pour vous dire qu'un catholique « peut croire » qu'il existait un certain document qui

aurait été consulté par certains des évangélistes. Évidemment, qu'il le peut ! Mais il ne faut pas qu'on parle de ce document hypothétique comme d'un document réellement existant et encore moins faut-il affaiblir le texte que nous possédons et qui a derrière lui une longue tradition, par le fantôme d'un document dont nous ignorons tout, qui prendrait la place de la réalité que nous connaissons.

* * *

Autre exemple. Un écrivain catholique se mettra fort en peine pour montrer qu'il admet l'évolution de tel ou tel rite : mettons la Messe elle-même. Il se préoccupe beaucoup de ne pas être confondu avec le vulgaire qui croit que S. Pierre célébrait la sainte Messe tout paré, avec, à ses côtés, le petit acolyte en robe rouge et surplis blanc. Il écrit comme s'il voulait convaincre le lecteur qu'il est au moins aussi érudit que l'adversaire. Il insiste sur la disparition de certains détails du rite, et sur la nouveauté de certains autres. Encore une fois, ce n'est pas la bonne façon de procéder. Ce qu'il faut, c'est insister surtout sur le fait que la Messe était là, dès le début, et que quiconque prétend qu'elle n'était pas là dès le début est un bien mauvais historien. Ce qu'il faut, c'est montrer clairement que l'affirmation de nos ennemis présentant la Messe comme une innovation et, examinée de près, une déformation, est beaucoup moins une erreur de doctrine qu'une erreur historique. Quelqu'un peut ne pas admettre la doctrine de la Messe et tout ce qu'elle suppose, il peut prétendre que cette institution fut une folie ou un malheur et tout de même être un excellent historien. Mais s'il prétend que la Messe ne devint essentiellement la Messe que, mettons, vers la fin du III^e siècle, c'est un mauvais historien, et peu importe qu'il admette dévotement que la Messe soit, depuis son développement, essentielle et vraie, ou qu'il la croie inepte ou fausse, dans les deux cas, il est mauvais historien. On ne fait pas de la bonne ou mauvaise histoire suivant qu'on admet ou qu'on rejette la vérité surnaturelle, mais dans la mesure où l'on respecte ou non les faits historiques.

La Messe telle que nous la connaissons, vient-elle par une tradition ininterrompue d'une cérémonie essentiellement la même depuis les origines, ou bien est-elle due à une innovation introduite ultérieurement ? L'histoire répond oui à la première question, non à la seconde.

Ce que décrivait S. Justin est identiquement ce qu'on a chanté ces jours-ci à Pâques, à S. Pierre de Rome. Aucune nouvelle idée ne fut introduite; il n'y eut qu'une croissance, rapide et obvie. Dès le début des temps chrétiens, même les détails furent réglés.

* * *

Prenons maintenant un exemple sans rapport avec la doctrine religieuse : l'institution de la Chambre des Communes.

L'institution représentative — titre plus général et plus vrai — n'est pas un produit de la barbarie païenne. Ses origines ne remontent pas à je ne sais quelle coutume « teutonne ». Les Pyrénées catholiques la virent naître, et, de l'Espagne, elle gagna le Nord. Son esprit était celui des ordres monastiques; leur conception de la représentation convenait au grand développement civique du haut moyen âge. Proclamer cette vérité, c'est enseigner l'histoire réelle comme elle devrait être enseignée. Pourquoi ? Non pas que l'institution représentative soit essentiellement une institution catholique, loin de là.

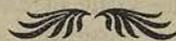
A l'heure actuelle, l'institution s'écroule et sa corruption forme dans la société civile contemporaine un violent contraste avec la morale catholique. Elle sera probablement remplacée par une « monarchie » et en tout cas par quelque chose qui permettra d'exprimer avec plus de vérité et de vie

la volonté générale. Mais toute la conspiration bâtie sur la légende monstrueuse faisant de cette institution quelque chose de non-catholique, de barbare, de païen dans ses origines a pour motif la dépréciation de la civilisation européenne ou catholique.

Il y a de nos jours en Europe deux camps. D'un côté, l'école d'histoire qui domina pendant plus de trois générations; elle règne encore dans les Académies, et partout, implicitement ou explicitement, elle est opposée à la conception catholique de l'histoire. De l'autre côté, une école nouvelle, débutante encore, qui prétend écrire à nouveau l'histoire de façon catholique, c'est-à-dire vraiment européenne. Cette dernière école doit être développée et doit par-dessus tout, être imbue de l'esprit d'offensive. Elle possède tous les atouts. Toutes les découvertes lui sont favorables. Elle a cet inestimable avantage qu'exprime l'axiome : la vérité confirme la vérité. Toutefois, pour profiter de cet avantage et exploiter notre position avec succès, il nous faut résolument traiter l'adversaire en adversaire, considérer la force de l'ennemi comme devant être conquise, son pouvoir *comme essentiellement inférieur au nôtre*.

Nous ne réussirons pas si nous continuons à cultiver ce que l'armée française appelle « la mentalité défaitiste ». Il nous faut mépriser l'ennemi; pas sa force, car il est très fort encore, mais sa soi-disant supériorité intellectuelle. Il nous faut le ridiculiser et faire usage de cette force humaine, puissante entre toutes, la mode. Nous devons mettre à la mode la conception catholique de l'histoire. Il faut que nos plus violents ennemis en arrivent à avoir cette mentalité qui caractérise encore, à l'heure actuelle, les meilleurs esprits catholiques et qui fait admettre inconsciemment les postulats de l'adversaire.

HILAIRE BELLOC.



Lettre de Chine

Tien-tsin1921

Une nouvelle qui a son importance, pas aussi grosse pourtant qu'on pourrait le croire de loin, c'est l'élection de Soun-Wen (alias Sun-yat-sen) à la présidence de la République... lisez du gouvernement dissident de Canton.

Soun-Wen, dans sa jeunesse, fit des études de médecine, d'abord dans une école protestante en Chine, puis en Amérique. Révolutionnaire incorrigible, il fut, sous l'ancien régime, souvent obligé de s'exiler. Se trouvant à Singapour, il demanda, il y a quelque 10 ans, à l'évêque catholique de le recevoir au baptême. Il fut jugé insuffisamment préparé. On dit plus tard qu'il s'était fait protestant; c'est fort possible. Il est, en tout cas, actuellement bigame, — ce qui, d'ailleurs, dans la plupart des sectes, n'est pas un empêchement au baptême, en Chine du moins.

C'est l'un des principaux artisans de la révolution de 1901, qui nous dota de la République. Élu président, il démissionna pour céder la place au trop fameux Yuan-che-k'ai. Sa carrière politique fut des plus agitées : disparaissant parfois de la scène, n'y revenant que pour la troubler. Tout en lui reconnaissant une certaine sincérité, l'opinion constate que cet avocat convaincu de la cause démocratique, ce dénonciateur averti de la corruption mandarinale, ne s'est pas appauvri en son remuant

métier : cette constatation ne suffit pas sans doute à redorer l'ancien régime, elle explique pourtant le refroidissement de l'enthousiasme qu'avait tout d'abord suscité l'instaurateur de l'état de choses nouveau.

Et le voici de nouveau président... président schismatique, ou, si vous le préférez, révolutionnaire. Le peuple, le bon peuple, n'est naturellement pour rien dans cette affaire : il désire la paix, rien que la paix, et surtout la paix intérieure. Quant aux conséquences de cette nouvelle algarade, ma première impression en attendant informations supplémentaires, est qu'elle n'ajoutera pas grand'chose au chaos politique où nous nous débattons...

* * *

Ceci me rappelle les réflexions que me faisait, il y a seulement quelques jours, un diplomate européen éminent, très au courant des affaires de Chine :

« L'on dit, dans certains milieux diplomatiques européens, qu'il n'y a plus rien à espérer de la Chine, que le gâchis politique y est arrivé à un tel point qu'il n'y a plus qu'à laisser le Japon en faire ce qu'il veut, quitte à en tirer soi-même ce que l'on peut... Ce n'est point du tout mon avis ; et ceci surtout parce que ce gâchis a été, en partie du moins, créé par le Japon, puis entretenu par lui ; le Japon est au fond de toutes les intrigues, de toutes les sources de trouble, comme cause agissante. D'aucuns voient le Juif à la base de tous les maux dont souffre l'Europe : il ne faut pas être grand clerc pour retrouver de même le Japon sous tout ce qui trouble la paix en Extrême-Orient... Et donc le remède à cet état de choses est relativement facile : il faut et il suffit que les grandes puissances européennes s'unissent à l'Amérique pour forcer le Japon à abandonner son odieuse politique »...

C'est parler d'or : l'intérêt incontestable des nations européennes se trouve ici du même côté que le droit et la justice internationale : ce serait donc une politique au moins objectivement chrétienne... Le beau rêve !

Jusqu'ici, voici la réalité :

Lors d'un voyage en Europe, il n'y a pas bien longtemps, j'ai été frappé d'une confusion qui, à nous, pauvres Chinois, persuadés que nous sommes de la haute culture intellectuelle, de la précision scientifique, de la sûreté d'information de l'Européen, paraît à tout le moins fort étrange : bien des personnes me prenaient pour un Japonais... Jusqu'ici, il n'y a pas encore lieu de trop se formaliser... Les différences, pourtant caractéristiques, des deux types peuvent évidemment échapper à qui n'a pas fait de séjour en Extrême-Orient. Malheureusement, mon interlocuteur ne s'en tenait ordinairement pas là ; il se croyait obligé d'ajouter par manière d'excuse : « Au fond, c'est un peu la même chose... surtout pour nous ».

Pour vous, je ne sais pas ; en tout cas, c'est pour nous une chose totalement différente, si différente qu'il ne peut nous être indifférent de vous la voir regarder comme tant soit peu similaire. Savez-vous bien que nous considérons les Japonais comme les teutons de l'Asie ? Et qui joue le rôle des Belges devant ces teutons-là ? Eh bien, c'est nous, tout simplement, avec seulement cette différence, que si nous avons plus d'hommes à opposer à ces hordes, notre préparation militaire est incomparablement inférieure à la vôtre ; et nous n'avons pas encore pour y suppléer les puissants alliés qui permirent à votre héroïsme d'être vainqueur.

Je serais pourtant ingrat si je passais sous silence les généreuses sympathies qui se sont émues de notre tragique situation.

Les protestants travaillent pour nous.

On a beaucoup dit que les préoccupations de prosélytisme n'étaient point étrangères à leur zèle, et ceci ne permet tout de même pas, surtout aux catholiques, de le qualifier d'intéressé. On dit encore qu'en ce faisant, Américains, ils travaillent aussi pour l'Amérique... et nous n'y voyons pas d'inconvénient. Je crois, pour ma part, qu'un sentiment sincère de justice et de charité n'en est pas moins un de leurs mobiles, et toute la Chine le croit avec moi. En tout cas, et c'est ce qui importe, leur aide se traduit en résultats tangibles et le bénéfice de la reconnaissance passe naturellement à l'actif déjà considérable des protestants... On dit couramment que leur amour de la justice n'est pas platonique et n'a pas peur de passer la frontière... Depuis plusieurs années, surtout en Amérique, les protestants, comme tels, ont poursuivi une propagande très efficace en faveur de notre malheureux pays. Par la presse, la parole, souvent aussi par l'action directe, ils se sont efforcés de mettre la grande force que représente leur pays dans le monde, au service de cette juste cause — non seulement nationale mais mondiale — qu'est la conservation de l'intégrité territoriale de la Chine. Leurs pasteurs, plus d'une fois, n'ont pas craint, par des adresses collectives, de protester contre les injustes agressions dont elle était l'objet. Leurs efforts persévérants n'ont pas été étrangers à l'attitude prise par l'Amérique vis-à-vis du traité de Versailles ; la clause qui concerne le Chantong, désastreuse pour la Chine, fut certainement un des principaux motifs de l'opposition américaine. La fameuse Y. M. C. A., ce terrible ennemi des intérêts catholiques chez nous, — inutile de le dire — donna le branle et sa puissante organisation parla beaucoup, se remua plus encore, et non pas dans le vide, comme d'aucuns parmi vous sont parfois trop pressés de le croire.

Mais, il y a mieux : au plus fort de la lutte sino-japonaise, on vit un jour, à l'étonnement universel, une députation de jeunes protestants japonais, arriver spontanément à Tientsin, demander une audience aux ennemis les plus décidés du Japon, les étudiants fédérés « pour le salut du pays », et les assurer de leur sympathie envers leur « juste cause », ajoutant que leur qualité de chrétiens ne leur permettait pas de se solidariser avec la politique agressive de leur gouvernement

* * *

Les bolchevistes aussi travaillent pour nous.

Tandis que le Japon, allié avec les débris de l'ancienne armée russe — Semenof et tutti quanti — non content d'occuper de vastes territoires en Sibérie, cherche par tous les moyens à s'installer en Mongolie, les Rouges, par la force des choses, se trouvent être comme nos alliés... Ceci pourrait d'ailleurs être regardé comme une coïncidence fortuite, fâcheuse comme le fait qui l'a provoquée, mais pouvant disparaître avec lui. Malheureusement, il y a plus. Lorsque, à la suite de la défaite de l'armée blanche, le gouvernement des Soviets se trouva en contact direct avec le peuple de Chine, le premier mouvement de Lénine fut de lui envoyer une adresse vibrante, où non seulement il flétrissait la politique impérialiste et le règne de la force, sous lesquels notre pays se débat depuis si longtemps, (politique qui n'est pas seulement celle du Japon), mais d'un geste peut-être sans exemple dans l'histoire, il restituait au peuple de Chine tous les territoires, tous les privilèges que le gouvernement des Tzars lui avait autrefois arrachés par la violence. Une véritable explosion d'enthousiasme accueillit cette déclaration, première parole bolcheviste officielle et authentique qu'il fut donné à la Chine d'entendre... La presse

de toutes couleurs l'acclamait à l'envi : « Il était désormais bien clair que tout ce que la presse étrangère leur avait dit jusque là était... bourrage de crâne... et, d'ailleurs, le seul fait de la lutte désespérée du Japon contre la République Sociale n'était-il pas suffisamment suggestif ? »

On conçoit qu'il ne suffit point pour atténuer l'effet de pareilles manifestations de dire avec vos diplomates que Lénine n'avait été que plus diplomate que les autres... que l'amour de la justice n'entra pour rien dans son beau discours ni dans son royal cadeau.

* * *

Et que disent les catholiques ? j'entends comme tels. Je vous laisse répondre pour la Belgique, sur laquelle vous êtes naturellement mieux documentés que moi. Quant à ceux du reste du monde, ils ne disent... rien.

— J'entends, me répondez-vous... *Verba volant...* Dites-nous plutôt : Que font-ils ?

— Mais ... rien non plus.

Et il se trouve ainsi que par la plus cruelle des antithèses, les seuls passants qui aient trouvé le temps de se pencher sur ce grand blessé que nous sommes, de lui verser le vin et l'huile, sont justement ... le faux docteur, et le brigand des grands chemins.

Cependant le blessé gît toujours... Ses blessures ne sont pas guéries pour autant. Vienne enfin le vrai Samaritain pour le conduire en son Hôtellerie !... Il en est temps encore.

* * *

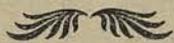
Pour finir, une nouvelle réconfortante.

On sait — ou peut-être bien on ne sait pas — que du milieu de leurs inénarrables souffrances, les Irlandais ont songé à créer un nouveau séminaire de Missions étrangères et, gloire en soit aux vaillants fils de S. Patrick, ont admirablement réussi. L'année dernière, les premiers, au nombre de 15, arrivaient à Han-Yang, poste que leur avait assigné la S. C. de la Propagande. L'attitude toute d'estime et de respect que dès les premiers jours ils observèrent à l'égard de nos concitoyens, leur joyeuse bonne volonté à prendre immédiatement contact avec la population, et pour tout dire, leur « fair-play », leur attirèrent bien vite la sympathique confiance des petits et des grands. Et déjà, ils en recueillent les premiers fruits. Les notables de Han-Yang sont récemment venus en corps leur demander de bien vouloir prendre la direction d'une grande école qu'ils venaient d'ouvrir ; peu après, le chef de grandes usines métallurgiques, qui comptent parmi les plus considérables de toute la Chine, les pria de se charger de l'éducation de 2.000 de ses ouvriers pour lesquels ce brave et intelligent patron venait d'établir des écoles du soir. Je laisse aux lecteurs le plaisir d'escompter toute la signification de gestes semblables, et les opulentes moissons que ces heureux missionnaires préparent à l'Église... Car il n'y a encore que six mois qu'ils sont descendus dans le « Feld »...

* * *

Au moment de confier cette lettre au courrier, de toutes dernières nouvelles semblent grossir l'importance de la nomination de Soun-Wen. Elle rendrait la scission Nord-Sud pratiquement irréparable, au moins pour quelque temps. Attendons tout de même les détails.

LEI-MING-YUAN.



Le Droit

La *Revue catholique des idées et des faits* se doit une chronique juridique. Le droit, c'est à la fois une idée et un fait social : toutes les variations de la philosophie du droit tiennent précisément à ce que certains n'en voient que le côté idéal, et d'autres, le caractère purement pratique.

« Le droit, écrivait Alfred Fouillée, n'est pas le fait, c'est l'idée en avant sur le fait et lui montrant la direction qu'il doit suivre. C'est une anticipation sur les faits et un appel à l'avenir » (1).

Geny, un des maîtres du réalisme critique, oppose à cette affirmation aussi solennelle que creuse, la thèse que voici : « Le droit sort de la vie agissante, non de spéculations théoriques. Le juriste ne peut pas plus le créer que le savant ne crée les éléments naturels servant de matière à ses découvertes ».

Bacon ne se plaignait pas sans raison, dans son traité de *justitia universali sive de fontibus juris*, de ce que la théorie des lois eût été abandonnée tantôt aux philosophes ignorants des faits, et tantôt aux jurisconsultes qui, pour lui, ne savaient pas penser.

Toutes les erreurs sont dues soit à un défaut d'observation, soit à un mépris complet des principes.

* * *

Nous entreprendrons donc la tâche, ingrate à coup sûr, mais qui s'impose cependant de reprendre les vraies méthodes juridiques ; d'observer les faits, d'étudier les principes, et de faire œuvre de vie sociale en conjuguant et les principes et les faits.

* * *

L'individualisme, cette phtisie de la société, s'est attaqué au concept de droit (2).

Le droit était devenu un véritable pouvoir, l'*imperium* individualisé : chaque sujet de droit était un petit souverain. Cette conception synthétisait toute la pensée des légistes de l'école de Bologne, apportée en France par Alciat, commentée par Cujas, mise en pratique par Doneau, et codifiée par Pothier après les adaptations de Domat.

L'individualisme du droit romain exacerbé par ces légistes servait l'absolutisme des rois de France.

Il devait correspondre aux aspirations du XVIII^e siècle, parce qu'il était la *ratio scripta* et parce qu'il favorisait un nouvel absolutisme.

Et le Code de 1804 a réalisé ces théories individualistes du droit : il garantit avant tout la sécurité statique ; c'est le Code des *beati possidentes* : chacun était considéré comme isolé, usant et abusant de son droit, pourvu qu'il n'en sortît pas. C'est ainsi que le régime des biens et des obligations est minutieusement réglé, alors que le travail véritable — paria du droit — n'est réglementé que par deux articles, dont l'un est mal rédigé (3) et dont l'autre est une iniquité sociale (4).

* * *

Suivant le mot de Carlyle « l'histoire est un drame grandiose joué sur le théâtre de l'infini, avec les astres comme lampes et l'éternité comme fond ».

L'histoire est aussi une éternelle recommenceuse.

(1) A. FOULLÉE. *L'Idée moderne du droit*, 6^e édition, 1909, p. 137. Ceux qui voudront se rendre compte de l'inanité des idées de Fouillée sur le droit, n'ont qu'à lire la préface de cette édition ; jamais ils n'auront eu à lutter avec pareille logomachie.

(2) CHARMON. *La Renaissance du droit naturel*. Paris, 1910.

GOUNOT. *Principe de l'autonomie de la volonté en droit privé*. 1912. not. p. 27 et ss. Personne n'a poussé aussi loin l'anarchie individualiste que MAX STERNER dans son livre *L'Unique et sa propriété*. « Tant que tu crois à la vérité, tu ne crois pas à toi, tu es un serviteur, un homme religieux. Toi seul es la vérité qui pour toi n'est rien. »

(3) Art. 1780. « On ne peut engager ses services qu'à temps, ou pour une entreprise déterminée. » Il faudrait lire « et » au lieu de « ou ».

(4) Art. 1781 (abrogé). Le maître est cru sur son affirmation pour la quotité des gages ; pour le paiement du salaire de l'année échue ; pour les acomptes donnés pour l'année courante ».

La réaction s'est donc faite : préparée par les études de Savigny, Krause et Fichte en Allemagne, par le positivisme de Comte en France, la conception sociale du droit devait triompher avec l'école sociologique. Mais celle-ci exagère le réalisme social et elle retourne aux erreurs allemandes de l'organicisme. Et c'est toujours dans la Somme de saint Thomas que nous devons chercher la solution, vraie, qui est médiane.

Quand Saint Thomas se préoccupe du droit, c'est du côté social qu'il l'envisage et il ne le définit pas en relation de l'individu, mais du bien commun, fin de la société. Et la justice, dont le droit n'est que l'objet, est une *relatio ad alterum*. C'est ce qui fait résumer ainsi par le Père Sertillanges la pensée de St Thomas : « L'œuvre propre de la justice, c'est de réaliser une chose, plutôt que d'assurer l'harmonie d'une personne. La chose que réalise la justice, c'est ce qui est juste : ce qui convient aux êtres en rapport avec nous ; selon leurs rapports avec nous ; c'est dans l'acception la plus générale de ce terme — le droit » (1).

Le réalisme critique (2), fort en vogue en France, a repris ces deux règles : la finalité du droit c'est le bien commun : le droit n'est pas un pouvoir, c'est une fonction. Mais il paraît ignorer ses véritables origines. Il nous convient de les rappeler avant d'étudier ici, régulièrement, le mouvement juridique.

Parallèlement à cette réaction théorique, se dessine une modification complète des règles d'interprétation du droit ; une jurisprudence véritablement législative se constitue.

Qui se souvient encore des anathèmes proférés par Laurent contre la jurisprudence progressive ? Pour sa conception révolutionnaire,

(1) SERTILLANGES. *La philosophie morale de St Thomas d'Aquin*, p. 234.

(2) La théorie en a été surtout formulée par DUGUIT. Not. *Les transformations générale du droit privé*. Paris, 1912. *Le droit social, le droit individuel et la transformation de l'Etat*, Paris, 1910. *L'Etat, le droit objectif et la loi positive*. Paris, 1910, et son *Traité de Droit constitutionnel*. 1911. — GENY. *Méthode d'interprétation et sources en droit privé positif* (nouvelle édition). *La notion de droit positif à la veille du XX^e siècle*, Dijon, 1901. *Les procédés d'élaboration du droit civil*. Paris, 1910. *Des droits sur les lettres missives*. 2 vol. Paris, 1911 et son ouvrage de synthèse : *Science et technique en droit privé positif*. 1914.

idolâtre de la loi, c'était la blasphémer que de prétendre qu'elle n'avait pas tout prévu. Tout cela est bien loin et Geny peut franchement tirer cette conclusion : « si nous cherchons tout d'abord à déterminer le strict minimum de ce qui doit, par les travaux récents, être tenu pour acquis à l'investigation méthodologique du droit... nous pouvons, je crois, le condenser en ces termes : Rejet franc et définitif de l'illusion que la loi écrite contiendrait tout le droit positif en vigueur » (1).

Ces affirmations paraissent à d'aucuns le comble de la hardiesse. Mais je lis dans la Somme, 2a 2ae, Quest. XV, l'intitulé de l'article 5 : *Utrum sit semper secundum leges scriptas judicandum ?* Faut-il toujours juger conformément aux lois écrites ? Et la réponse est formelle : Si la loi civile a des conséquences injustes, ou si elle fait défaut, il ne faut pas juger selon la lettre, mais recourir à l'équité *quam intendit legislator*. L'Aquinat avait déjà conclu qu'il fallait remettre à la décision du juge les cas particuliers qui ne peuvent être prévus par la loi.

Cette jurisprudence, dit Esmein, de formelle et passive qu'elle était, tend à devenir critique et active (2). Et Saint Thomas qui remet au juge le point de décider, quand la loi fait défaut, lui impose comme législateur, d'avoir en vue le bien commun, en tenant compte des circonstances diverses de personnes, d'affaires et de temps. *Secundum personas & negotia & tempora*.

Je m'excuse auprès des lecteurs de la *Revue catholique* d'avoir ainsi condensé en quelques lignes cet exposé des idées qui dominent aujourd'hui la théorie du droit. Mais, malgré l'espace restreint qui m'est concédé, il fallait, tout de suite, marquer les droits de notre philosophie sur la juridique contemporaine. Et puis, il serait bien osé et bien inutile de faire de la critique, même juridique, sans directives.

C'est à la lumière de ces principes que nous examinerons prochainement deux ouvrages, certes fort différents de tendances et de doctrine : *La Révolte des faits contre le Code*, de GASTON MORIN et *Le Cours de Droit civil*, dans lequel notre vénéré professeur VAN BIERVLIET, de Louvain, a fait la synthèse d'une longue vie professorale toute d'observation et d'étude.

IGNACE SINZOT.

(1) GENY. *Science et technique en droit privé positif*. 1914.

(2) ESMEIN. *La jurisprudence et la doctrine*. Rev. Tr. dr. civ. 1902. T. I, p. 5.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Pour nos frères Slaves

Une voix puissante vient de s'élever parmi nous, dans la capitale d'abord, à l'Extension universitaire de Bruxelles-Ouest, pour se faire entendre bientôt par toute la Belgique. Elle veut nous intéresser à une œuvre grandiose : la réconciliation de la famille slave avec l'Église catholique dans l'unité d'une même foi, d'une même discipline, mais dans la diversité des rites. La réalisation de ce rêve sublime sera le plus merveilleux événement de ce siècle, atteignant des proportions immenses, rien moins que la réunion des Églises d'Occident et d'Orient.

Mgr SZEPTYCKYI est le digne héraut de cette pacifique croisade. Il a vraiment grande allure : taille élevée, haute prestance, port princier, il a l'aspect majestueux d'un patriarche d'Orient et son noble visage reflète encore les souffrances endurées par son peuple, pendant la guerre, par lui-même au cours de sa déportation dans l'Oural. Originaire de la Galicie polonaise, il parle le français sans accent exotique. Religieux de l'ordre des Basiliens et évêque, il cumule depuis 1900 les titres d'archevêque de Leopold (Lwow ou Lemberg), de métro-

polite d'Halicz et d'évêque de Kamienitz. Appartenant au rite grec-ruthène, il est le chef spirituel des Ukrainiens Uniates, unis, comme on le sait, au Siège de Rome, mais gardant une liturgie nationale avec des usages particuliers.

Infortunés gréco-slaves ! Opprimés depuis Catherine II jusqu'à la fin du XIX^e siècle, ce n'est pas le dérisoire décret de tolérance de Nicolas II, annulé par voie administrative, qui les a libérés ; il a fallu la révolution de février-mars 1917 pour briser leurs chaînes. Mais, enfin ! les murailles de Jéricho sont tombées, la forteresse du césarpapisme s'est écroulée avec l'empire moscovite. Et voici qu'après un millénaire d'attente, par un coup d'Etat providentiel, l'espoir surgit, la possibilité s'offre pour l'Église romaine de guérir cette plaie profonde, invétérée, qu'on croyait incurable, le schisme photien, l'orthodoxie.

Que dis-je ? C'est tout l'Orient slave que l'aigle moscovite tenait dans ses serres qui se trouve affranchi et appelé à la liberté religieuse : les Serbes, les Bulgares, les Ruthènes, les Ukrainiens ou Petits Russiens, les Ruthéniens blancs ou Lithuaniens.

Peuples originaires catholiques, asservis au schisme par le despotisme des tsars, ils sont « uniates » dans l'âme par l'obscurie persistance de leurs traditions ; les Ukrainiens et les Ruthéniens surtout ont gardé, semble-t-il, l'empreinte profonde, indélébile de celui qui fut l'apôtre et le martyr au XVII^e siècle de l'Union de Brzesc, saint Josaphat, le célèbre archevêque de Polock, dont le nom seul est resté le symbole de l'Union avec Rome dans tout le monde gréco-slave.

Oui, voici le fait nouveau qui ouvre des horizons immenses, inson-

dables : il y a dans le monde slave 150 millions d'âmes à atteindre pour la première fois depuis mille ans et qui s'offrent comme un butin splendide aux conquêtes de l'apostolat.

Mgr Szeptycky a sondé ces horizons de son regard perçant ; il a interrogé tour à tour les chefs des divers mouvements intellectuels en Russie et recueilli de tous les mêmes signes d'espérance. C'est le dernier procureur du Saint-Synode qui le félicitait du grand avenir réservé à l'Église catholique en Russie ; c'est un prêtre éminent, mais très réactionnaire, étroitement attaché à l'ancien régime, qui faisait cet aveu : « Nous avons acquis la conviction que l'Église chrétienne ne peut être nationale ; elle doit s'appuyer sur une autorité internationale ; Byzance n'est plus, nos yeux se tournent vers Rome » ; c'est, enfin, le chef des Vieux-Croyants, passé lui-même au culte catholique et cherchant à y entraîner ses 30 millions d'adeptes.

L'Église officielle est « désorientée ». Elle n'était qu'une bureaucratie tracassière et oppressive ; impuissants à se muer en apôtres, ses prêtres seront vaincus d'avance par le missionnaire catholique sur le terrain de la libre concurrence. Au reste, la tempête bolcheviste les a balayés. Mercenaires, ils ont disparu du jour où ils n'ont plus touché la solde ; des paroisses nombreuses sont veuves de prêtres orthodoxes, des villages entiers tombés en déshérence, sont prêts à passer en quelques semaines à l'Église catholique.

Il n'en faut point être surpris : le peuple, sevré d'instruction religieuse, n'apprend sa foi que par la liturgie, et cette liturgie, restée immuable depuis le IX^e siècle, composée en paléo-slave, vieil idiome non parlé, mais compris du vulgaire, conserve comme incrustés dans ses textes inaltérables tous les dogmes catholiques tels que les ont définis les Conciles des premiers siècles, et même l'Immaculée Conception. Par un phénomène heureux, il se trouve ainsi que le peuple, façonné chaque jour par l'audition de ces pièces liturgiques, est infiniment plus rapproché de l'Église romaine que les théologiens officiels, les évêques orthodoxes, pour la plupart formés aux académies allemandes et tributaires de la culture rationaliste. Quel merveilleux fondement pour l'œuvre d'évangélisation des missionnaires !

C'est le cri du grand évêque : « Des missionnaires ! » Pour les susciter, il projette la création d'une École apostolique parmi nous. Il ne jalouse pas les nègres d'Afrique qui défrayent l'activité de milliers d'ouvriers apostoliques envoyés par une trentaine de Congrégations. Il réclame seulement, au nom de populations incomparablement plus nombreuses, plus intéressantes, dont le retour à l'Église romaine jettera l'Orient slave tout entier, à bref délai si on le veut, dans les bras de Rome et entraînera plus tard, mais sûrement, la réunion de l'Occident et de l'Orient, il réclame une part des efforts prodigués à l'Afrique ; il supplie qu'on ne laisse pas les protestants semer l'ivraie avec leurs millions de dollars ; il invoque les espérances que les Papes fondent, pour la rentrée de l'Orient dans le giron de l'Église, sur le pont à jeter par les Ruthènes et les Ukrainiens catholiques entre Rome et les Grands Russiens, les Blancs Russiens ; il adjure les Belges d'avoir pitié de cette malheureuse Ukraine, foulée par trois guerres depuis 1914 et où 30,000 familles, sans espoir de cabanes grouillent encore dans les tranchées délaissées ; il nous supplie, prêtres, religieux, fidèles, de nous inspirer du noble exemple des Rédemptoristes, nos compatriotes, établis en Galicie, devenus orientaux pour aider les Orientaux ; il voudrait lancer à tous les échos la parole évangélique, plus vérifiée que jamais : « *Messis multa* ». Splendide est la moisson ; « *Operarii pauci* », mais trop rares les moissonneurs !

J. SCHYRGENS.



ROME

Une conversion retentissante

Un livre de doctrine catholique rencontre actuellement dans le grand public italien un succès qui rappelle celui des plus heureux romans.

C'est une histoire du Christ.

La nouveauté et l'originalité du sujet n'expliquent donc pas cet emballement général. Mais le nom de l'auteur est celui d'un des écrivains les plus brillants et, jusqu'ici, les plus caustiques et les plus dangereux de la littérature italienne contemporaine : Giovanni Papini.

Lorsque, au début de 1920, les journaux annoncèrent sa conversion, ils ne furent crus qu'à grand-peine et sous bénéfice d'inventaire. Pensez donc, le signataire de tant de sarcasmes et de blasphèmes parus dans la Revue *Lacerba*, l'auteur du pamphlet intitulé *Cristo*

peccatore, le futuriste, le « teppiste », le compagnon de Boccioni et de Marinetti, lui converti ? C'était invraisemblable ! On connaissait son éducation anti-religieuse. La grâce du baptême, qu'un ami de sa famille lui avait administré furtivement, n'avait pas eu le loisir de s'épanouir. Et il pouvait dire, à sa façon, railleuse : « J'ai perdu la foi, car je ne l'ai jamais eue. »

* * *

Donc, depuis sa récente conversion, il a écrit ce gros volume d'histoire évangélique que les intellectuels italiens, croyants et incroyants, lisent aujourd'hui avec passion.

L'auteur de ce livre, déclare-t-il dans sa préface, en a écrit jadis un autre dans lequel il racontait la mélancolique histoire d'un homme qui voulut un jour devenir Dieu. Et voici que, la conscience mûrie par les années et par la vie, il a essayé d'écrire l'histoire d'un Dieu qui s'est fait homme.

Ce même auteur, à l'époque où il laissait errer son esprit capricieux et fou par tous les chemins de l'absurde — jours de fièvre et d'orgueil — a offensé le Christ comme peu d'hommes avant lui. Mais après de longues et ardentes réflexions, il a interrompu tout à coup, sollicité, poussé par une force indomptable, un travail commencé, pour édifier à la gloire du Christ cet ouvrage, insuffisante expiation de tant d'autres écrits.

Giovanni Papini, on s'en doute, n'a pu devenir en quelques mois profond théologien. Nous ne voudrions pas répondre de sa pureté doctrinale absolue. Mais, à en juger par les extraits que nous avons sous les yeux, l'émotion intense, l'émotion d'une âme de poète, d'une âme passionnée qui a connu toutes les tempêtes et qui rencontre, après tant d'aventures, inopinément, le Christ transfiguré, on la sent frémir d'un bout à l'autre du livre, irrésistiblement communicative.

Essayez, par exemple, quoique je vous la donne arrachée de son contexte, de lire avec indifférence cette prière au divin Maître, par laquelle le converti termine ses pages ardentes :

« Nous, les derniers, nous t'attendrons. Nous t'attendrons chaque jour, en dépit de notre indignité, en dépit de l'apparente impossibilité. Et tout l'amour que nous pourrons exprimer de nos cœurs ravagés sera pour Toi, ô Crucifié, qui fus tourmenté par amour pour nous et qui, à présent, nous tourmentes de toute la force de ton amour implacable. »

* * *

Nous avons cru intéressant de signaler la publication et le succès de ce livre extraordinaire, en attendant que nous puissions en donner une relation plus ample et mieux informée.

Car la signification religieuse, apologétique et psychologique de la conversion de Giovanni Papini ne peut échapper à personne. Dès son enfance — c'est lui-même qui en témoigne — il éprouva une violente répulsion pour toutes les doctrines imposées, pour toutes les églises, pour toutes les formes d'asservissement spirituel. Et voilà qu'à présent, il proclame fièrement son adhésion inconditionnée à la doctrine de l'Église catholique, Église fondée par le Christ sur le roc de l'autorité pontificale, de l'Église qui mérite seule le nom d'Église, de l'Église unique et universelle, qui parle de Rome par la bouche infaillible du Pape.

Pour prévenir la tentative de ceux qui voudront atténuer cette signification religieuse et apologétique de sa conversion, il a soin de faire remarquer lui-même « qu'il n'est pas revenu au Catholicisme par lassitude, puisque, au contraire, commencent pour lui une vie plus difficile et des obligations plus inflexibles. Il n'est pas non plus revenu par la sensation déprimante de la fuite des ans, vu qu'il est à un âge qu'on appelle encore la jeunesse. Il n'est pas revenu, enfin, par vaine gloire, car de ce point de vue, il lui serait, aux jours où nous sommes, plus avantageux de jouer le rôle de flatteur que celui de censeur. »

Prochainement, donc, nous reparlerons de la *Storia di Cristo* de Giovanni Papini.

LOUIS PICARD.

On s'abonne

à

La revue catholique
des idées et des faits

60, rue Vital Decoster, Louvain

Un an 25 francs ; six mois 15 francs

ALLEMAGNE

Le séparatisme rhénan

Nous sommes très peu tenus au courant par la presse quotidienne, du mouvement séparatiste qui anime la Rhénanie. Dans le numéro d'avril de la grande revue catholique allemande *Hochland*, un article de M. Henri Pohl contient d'intéressants renseignements sur la question. L'auteur y expose les raisons, actuelles et lointaines, superficielles et profondes, du séparatisme rhénan. Il le fait, d'ailleurs, en vue de le combattre énergiquement. Car il paraît bien être le type de l'Allemand *über alles*. Néanmoins, les observations qu'il consigne sur les tendances à la séparation d'avec Berlin sont extrêmement intéressantes: sous la plume d'un nationaliste ardent, elles en ont d'autant plus de poids et d'importance.

« Le mouvement rhénan — remarque tout d'abord notre auteur — possède encore toujours de la vitalité... On peut dire d'une manière très générale, que cette tendance est encore très puissante particulièrement dans le Sud de la Province du Rhin, et que dans la campagne d'aversion contre la Prusse a poussé de plus profondes racines que dans les villes. En tout cas, il faut compter encore avec un nombre considérable de séparatistes rhénans. »

Quel est le rôle des catholiques dans ce mouvement d'hostilité envers le prussianisme protestant ?

« Il serait faux de représenter, comme étant exclusivement l'œuvre du Centre, les efforts ayant pour objet de détacher les pays rhénans de l'État prussien. Mais il est vrai que l'immense majorité des partisans d'une fédération séparatiste sont des gens du Centre. Chaque fois que, dans le cours de l'appartenance des pays rhénans à la Prusse, des tendances séparatistes se sont manifestées, celles-ci étaient fortement influencées par des motifs confessionnels. Incontestablement, l'idée d'un État libre au bord du Rhin est venue en novembre 1918, tout d'abord, des membres du Centre. Mais le Centre n'était et n'est pas unanime dans la question de la séparation. »

Parmi les adversaires de cette transformation de la Rhénanie, l'auteur cite un des chefs du Centre M. Marx-Dusseldorf. Puis, il invoque l'hostilité des syndicats chrétiens à cette réforme. Enfin, il ajoute que des membres d'autres partis — au moins dans les premiers mois — s'étaient déclarés favorables à la constitution d'un libre État rhénan.

Néanmoins, il est certain qu'à l'heure présente, la quasi-totalité des partisans d'un État rhénan, autonome dans l'unité du Reich, se recrute dans le parti du Centre.

Quelles sont les raisons profondes de ce mouvement séparatiste ? L'auteur ne les cache point : ce sont des griefs sérieux contre le monde officiel de Berlin.

« De Berlin, le rhénan, depuis toujours, ne veut pas beaucoup entendre parler. Il aime, en toute circonstance qui lui en fournit l'occasion, à se répandre en accusations contre le Berlin prussien. On peut regarder une bonne part de ces accusations comme des exagérations. Mais on ne peut nier que l'État prussien, l'ancien comme le nouveau, a montré peu d'aptitudes à se gagner profondément les masses... Le rhénan est un bon allemand, mais, malgré une appartenance de plus d'un siècle à l'État prussien, il n'est pas devenu un prussien. Ce qui, de tout temps, l'a surtout heurté, ce sont les formes rudes de la vieille bureaucratie prussienne, qui veut tout conduire et régler avec sa main aux mille doigts, s'abattant d'une manière qui n'est pas toujours circonspecte, ni pleine d'égards. »

L'auteur donne ensuite un exemple de cette délicatesse et de ce tact, à la mode de Berlin, dans les projets, heureusement écartés, du Ministre des Cultes, à la fin de 1918, M. Adolphe Hoffmann. On sait qu'au temps même de la défaite des armées allemandes, ce Ministre proposait la séparation de l'Église et de l'État. Lancer cette question, « au moment où l'organisme du peuple allemand était secoué par de graves convulsions était une faute considérable et funeste. Le fait d'avoir lancé la question religieuse comme une nouvelle bûche dans le foyer embrasé de la politique allemande engendra une quantité extraordinairement grande de mésintelligence, particulièrement en ce qui touche aux sentiments et aux opinions des catholiques rhénans... L'exercice du pouvoir ministériel par Adolphe Hoffmann fut un scandale grossier et dangereux, qui mit en état d'extrême irritation des milliers de rhénans, allemands jusqu'aux moelles, et procura, au projet d'une république rhénane en liaison avec le « Reich » nombre d'amis et de partisans. »

Plus loin, M. Henri Pohl fait connaître d'autres causes de mécontentement ou de défiance de la part des populations rhénanes, envers les cercles berlinois.

Tout d'abord l'aversion de la bourgeoisie à l'endroit du socialisme, aujourd'hui puissant dans le monde gouvernemental du Reich.

Ensuite, « les expériences qui furent faites avec l'administration militaire au temps de la guerre, le mécontentement causé par tant de mesures prises par les sociétés de guerre, berlinoises, agissent encore toujours puissamment dans les cercles du commerce, de l'industrie et de l'agriculture. »

La tendance à rompre autant que possible la communauté avec Berlin repose en partie sur l'irritation provenant de ce que, là-bas, on ne fait pas l'intelligence de l'état de besoin des pays rhénans, qui souffrent sous le lourd fardeau de l'occupation ennemie. On est arrivé à une vive excitation par suite des maux qui sont liés à la présence des troupes d'occupation et des autorités d'occupation, l'on sent que l'on n'est pas suffisamment protégé et que, là-bas, on n'apprécie pas, avec tout de qu'il a d'effroyable, le fardeau que l'on porte pour toute l'Allemagne : on affirme donc que le gouvernement prussien est dans l'incompréhension en face de la situation des pays rhénans. »

La partialité du gouvernement prussien dans les nominations, naguère et même aujourd'hui, a indisposé gravement les populations catholiques de la Rhénanie. Enfin, il leur reste toujours de pénibles souvenirs du trop fameux *Kultur kampf*. Qu'on en juge par cette dernière citation de l'article de M. H. Pohl :

« Pendant plusieurs décades, les catholiques, particulièrement les catholiques rhénans ont été écartés de la possession des emplois publics prussiens. La possession des emplois politiques importants, au pays rhénan, par des non-catholiques, la faveur systématiquement exercée, par là, envers l'élément protestant de l'est de l'Elbe, ont produit, d'une manière continue, une impression fort pénible sur la grande majorité de la population rhénane. Avant et après le « Kultur-kampf », l'administration prussienne manifesta qu'elle pensait ne pouvoir se fier complètement, dans la plupart des postes rhénans de gouvernement, qu'à des fonctionnaires protestants. Cette politique prussienne, en matière de nominations en pays rhénan, orientée d'une manière confessionnelle, a peut-être plus contribué à empêcher une adhésion sans réserve de la Province à la Prusse. Les séparatistes rhénans prétendent, au reste, avoir fait la constatation que l'ancienne inégalité, au détriment de la partie catholique de la population, continue, inébranlablement, à être exercée par les autorités centrales prussiennes de Berlin. »

Qu'en est-il, au juste, de ce dernier grief ? L'auteur de l'article n'ose le décider d'une manière précise. Il conclut néanmoins : « Hélas, on ne peut affirmer que le gouvernement prussien républicain ait montré une main particulièrement heureuse dans ses nominations de fonctionnaires. »

Une source qui alimente le séparatisme rhénan, c'est le souvenir, vivace jusqu'aujourd'hui de la soi-disant lutte pour la civilisation (*Kultur-kampf*) de l'année soixante-dix... L'injustice, amèrement ressentie, qui fut infligée alors aux catholiques n'est point oubliée.

Le lecteur conclura, comme nous, de ces citations, que le mouvement séparatiste en pays rhénan est plus vivant et plus profond qu'on ne l'aurait pu croire.

Il n'est point le fait de quelques agitateurs donnant, comme il arrive souvent, le change sur leur nombre et leur importance, par le bruit qu'ils font. Il répond à des tendances profondes et actives de l'âme d'un peuple. A quels destins mèneront-elles les populations catholiques de la Rhénanie ? La constitution d'une république autonome, unie par des liens fédéraux au Reich en sera-t-elle l'aboutissement ?

Nul n'oserait prédire quel peut être le dessein providentiel sur ce peuple. Moins que personne, l'auteur de ces notes ne voudrait s'y risquer.

ED. JANSSENS,
professeur à l'Université de Liège.

TCHÉCO-SLOVAQUIE

L'impossible schisme

Parmi les pays issus du grand bouleversement de la guerre mondiale ou transformés par elle, la Tchéco-Slovaquie présente un intérêt spécial en ce qu'elle semble devoir être, par excellence, la terre d'expériences du monde nouveau.

Pays neuf, muni d'une constitution conforme aux tout derniers principes de la démocratie la plus évoluée, avec suffrage des femmes et gouvernement socialiste, délié en même temps de tradition, il est le seul État formé des débris de l'Autriche-Hongrie qui, en jouissant de

la protection des Alliés — puisqu'il est né d'une réaction contre la monarchie ancienne — ne comprennent dans son territoire que des populations organisées et éduquées à l'occidentale. A côté, la Pologne a peine à combiner les cultures diverses de ses sujets naguère russes, prussiens et autrichiens ; l'Autriche agonise ; la Hongrie étouffe ; en Roumanie et en Yougo-Slavie les populations des provinces nouvelles, civilisées par l'Autriche, s'adaptent difficilement à la vie commune et plus ou moins soumise que leur impose l'union avec les anciens royaumes roumain et serbe aux mœurs plus rudes et de religion orthodoxe. Seule la Tchéco-Slovaquie, peuple homogène, formé de races habituées à vivre sous un gouvernement commun, de religion commune aussi, paraît apte à un développement normal immédiat, et apte par conséquent aussi à manifester la valeur des principes politiques nouveaux. Il y a bien des choses à en dire. Pour commencer, parlons du schisme national qui éclata l'année dernière et dont certains de nos lecteurs nous témoignent qu'ils s'étonnent de n'en point pouvoir suivre l'évolution dans nos colonnes.

* * *

Le public connaît les origines du schisme issu de l'ardent désir de beaucoup de prêtres tchèques de nationaliser l'Église dans leur pays, sans toutefois quitter l'unité catholique. Les meneurs du mouvement ne demandaient rien moins que d'établir une Église indépendante au point que le patriarche en eût été le seul lien avec Rome ; cette Église eût été dotée d'une administration démocratique, prêtres et laïcs ; le culte s'y fût célébré dans la langue nationale ; les prêtres auraient pu se marier ; les études ecclésiastiques auraient eu pour base l'évolutionnisme de la science moderne, et non plus la scolastique.

Ce dernier point semble indiquer que les meneurs du mouvement devaient avoir perdu la foi à ce moment-là déjà. Ce programme, signé docilement par un grand nombre de prêtres, fut présenté à Rome ; ceci se passait vers la fin de 1919. Le Saint-Siège, sans donner immédiatement une réponse formelle, laissa entendre qu'il serait intraitable sur certains points, notamment sur celui du célibat ecclésiastique.

Or, sur ce point précisément, certains réformateurs avaient hâte d'aboutir. Un des meneurs du mouvement, le P. Isidore Zahradnik, ancien Prémontré et ancien ministre des Chemins de fer, se mariait civilement à la fin de décembre. Le 8 janvier 1920, une assemblée de prêtres votait la séparation d'avec Rome et la constitution d'une Église nationale par 140 voix contre 66 et 5 abstentions.

Un pasteur protestant prit ensuite la parole pour saluer au nom de tous les chrétiens libres la nouvelle Église tchéco-slovaque (1).

* * *

Une année a passé et nous pouvons apprécier maintenant l'ampleur du mouvement schismatique.

D'après les statistiques officielles, publiées par les *Nouvelles religieuses* (2), 171 prêtres ont apostasié. Mais, fait digne d'être souligné, 110 d'entre eux se sont sécularisés ; 61 seulement sont entrés au service de la nouvelle Église. Le clergé tchéco-slovaque compte en tout environ 3000 prêtres ; les apostats ne représentent donc qu'un petit groupe.

Quant aux fidèles, on pense que près d'un million d'entre eux adhérerait au culte nationaliste, sur six millions d'habitants que compte la Bohême, quatorze millions que compte l'ensemble de la république. Mais, comme beaucoup de statistiques, celle-ci avec son apparente précision, est très vague. Pour en connaître la portée, il faudrait savoir combien parmi ces apostats pratiquaient la religion catholique, et combien pratiquent actuellement le culte nationaliste. La Tchéco-Slovaquie en effet, nominalement catholique, est un pays où l'indifférentisme règne très largement.

Nous parlerons une autre fois de l'attitude des évêques en face du schisme, et des mesures qu'ils prennent pour lui faire face, comme aussi pour lutter contre les autres ennemis que le catholicisme rencontre. Nous réserverons aussi pour une autre chronique l'examen de l'attitude du gouvernement qui a soutenu le schisme tant qu'il a pu.

Malgré les appuis qu'elle a rencontrés, il faut bien constater que l'« Église nationale » avorte. Le 8 janvier de cette année, elle a célébré par un concile l'anniversaire de sa fondation. Les échos qui nous en sont parvenus et que nous transmet la *Documentation catholique* (3), en traduisant un article du *Tech*, grand journal catholique de Prague, nous apportent surtout des bruits d'incohérence et de discorde.

(1) Ces renseignements sont en majeure partie extraits d'une étude très documentée sur l'état religieux de la Tchéco-Slovaquie, publiée par la *Documentation catholique* du 31 juillet 1920.

(2) 15 avril 1921.

(3) 22 janvier 1921.

Évidemment nous accueillons avec une certaine réserve cette information qui vient d'un adversaire, d'autant plus que les esprits doivent être assez montés en Tchéco-Slovaquie. Rédigé cependant en un style modéré, l'article donne surtout des faits.

Une partie du concile fut occupée par des discussions violentes sur des questions financières ; passons-les pour ne nous arrêter qu'à ce qui nous paraît le trait le plus significatif. M. Tschl, parlant de l'organisation de l'Église, se plaint de sa désorganisation. « Les laïcs et les prêtres font ce qu'ils veulent ; aux conférences on parle avant tout de la question nationale ; de la religion personne ne se préoccupe ; on la laisse « en friche ». Certains prêtres sont déjà revenus à l'Église catholique, et tout un groupe pense sérieusement à les imiter. »

Le concile se termina par l'élection d'un Consistoire, et cette élection, manifestant le mécontentement des masses, exclut de la direction de l'Église Parshy et Zahradnik, les deux promoteurs du schisme.

* * *

Mais pourquoi parler encore de schisme tchéco-slovaque, et ne pas lui donner son véritable nom d'hérésie nationaliste ?

L'Église tchéco-slovaque prouve une fois de plus que le schisme est de nos jours une entreprise impossible.

On sait la différence entre schisme et hérésie. Le schisme consiste à se séparer de l'Église sans modifier la foi ; c'est une simple révolte contre la discipline. L'hérésie, au contraire, consiste à abandonner non seulement l'obédience, mais aussi certains points de la foi.

Autrefois les schismes furent nombreux. Le plus célèbre et le plus durable fut celui de l'Église orientale qui maintient encore aujourd'hui une grande partie de la chrétienté séparée de Rome. L'Église grecque s'est figée dans la doctrine et les rites qu'elle professait en union avec Rome avant que des questions de susceptibilité et de politique religieuse eussent amené la rupture.

Les événements de notre siècle démontrent que le schisme suppose une atmosphère de foi intense. De nos jours l'ambiance intellectuelle, hors de l'Église catholique, est si foncièrement relativiste et adocrinale qu'on ne peut s'écarter du sein de l'Église sans glisser inévitablement vers des doctrines de plus en plus « larges », c'est-à-dire de plus en plus vagues. En outre, autrefois les promoteurs de schismes étaient les princes et les évêques. De nos jours les princes, ou les groupements collectifs qui en tiennent lieu, se soucient trop peu de la question religieuse ; les évêques sont trop unis à Rome. L'initiative du schisme est donc laissée à des prêtres isolés dont la conduite personnelle ne donne pas l'impression qu'ils doivent avoir sur leurs confrères un grand prestige moral.

Déjà l'échec et l'évolution du schisme vieux-catholique en 1871 furent significatifs. L'Église nationale tchéco-slovaque confirme cette vérité. Après une année d'existence il lui manque une profession de foi. Un rapporteur du Concile a proposé de nommer une commission qui rédigerait le Symbole en adaptant le Nouveau Testament « aux aspirations modernes ». On sait ce que désigne ce terme : les aspirations modernes consistent essentiellement à vider le christianisme de toute doctrine positive pour ne plus faire du Sauveur qu'un idéal moral plus ou moins imprécis, où chacun cherche ce qu'il a envie d'y trouver.

D'autre part, l'Église tchéco-slovaque se déclare prête à l'union avec toutes les Églises chrétiennes qu'elle soutiendra dans leur action contre Rome. Ceci encore correspond à l'abdication de toute doctrine positive. D'ailleurs, dans leur appel « au peuple tchéco-slovaque » que les organisateurs du mouvement publièrent au lendemain de la séparation d'avec Rome, ils se réclament non seulement de Huss, le grand hérésiarque bohème, précurseur de Luther, mais aussi de leur « grand philosophe » Mazaryck. Or tout le monde sait que M. Mazaryck, président de la république tchéco-slovaque, a de longue date renié le catholicisme pour se faire anglican !

L'Église tchéco-slovaque semble donc devoir être une poussière de plus dans les sables tourbillonnants de la pensée moderne teintée d'idéalisme chrétien. Issue d'une hypertrophie nationaliste mêlée de luxure et déjà gangrenée d'incroyance, elle ne semble guère appelée à submerger la barque de Pierre. Elle n'est déjà plus un schisme ; elle est encore à peine une religion ; que sera-t-elle demain ? Autre chose, toujours autre chose, car l'œuvre de l'homme se reconnaît au changement. Dieu seul et son Église sont immuables.

Abbé JACQUES LECLERCQ.



BANQUE D'ANVERS

SOCIÉTÉ ANONYME
FONDÉE EN 1822

48, place De Meir, Anvers

CAPITAL (entièrement versé) frs 35.000.000
RÉSERVES » 35.000.000

Toutes opérations de Banque et de Bourse

BANQUE ITALO-BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL (entièrement versé) frs 50.000.000
RÉSERVES » 22.000.000

SIÈGE SOCIAL : 48, place De Meir, Anvers

FRANCE :

Paris, 62, rue de la Chaussée d'Antin

GRANDE-BRETAGNE :

Londres, 50, Old Brood street, E. C.

SUCCESSALES ET AGENCES :

ARGENTINE : Buenos-Ayres.
BRÉSIL : Sao-Paulo, Rio de Janeiro, Santos, Campinas.
CHILI : Valparaiso, Santiago
URUGUAY : Montevideo.

Correspondants dans toutes les places principales
de L'Amérique du Sud

La Banque Italo-Belge se charge de toutes opérations de Banque où elle est établie.

L'ESCAUT

COMPAGNIE D'ASSURANCES MARITIMES

CONTRE

l'Incendie et

les accidents

de toute nature

FONDÉE A ANVERS EN 1821

AU CAPITAL DE **4,200,000 Francs**

Agences dans tout le pays

SIÈGE SOCIAL A ANVERS

10, rue de la Bourse, 10

Directeur : N. DIERCXSENS

Laines Filées

:::

Bonneteries

GROS

Téléphone Br. 16158

Ancienne Maison LEBRUN-SAX

F. SAX-PONCELET

SUCCESSEUR

223, rue Haute

BRUXELLES

“ BRABO ”

SOCIÉTÉ ANONYME

21, rue des Tanneurs, Anvers

LOCATION D'APPAREILS
ET DE FILMS CINÉMATOGRAPHIQUES
AUX CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES.

VERITAS

Librairie Universelle Catholique



Rayons : LITTÉRATURE FLAMANDE, FRANÇAISE, ANGLAISE, ITALIENNE, ESPAGNOLE. — ASCÉTIQUE, APOLOGÉTIQUE, PHILOSOPHIE, MORALE, THÉOLOGIE. — ARTS, SCIENCES, TECHNIQUE, SPORT, AGRICULTURE. — LIVRES CLASSIQUES, CODES. — ABONNEMENTS POUR TOUS PAYS.

TÉLÉPHONE 4171

21, RUE DES TANNEURS, 21, ANVERS

Maison historique de Victor Hugo

Grand'Place, 26, BRUXELLES

F. BAL-JANSSENS

Poteries flamandes — Dinanderies
Cuivres anciens
Souvenirs de Bruxelles
Cartes postales

LISEZ ET PROPAGEZ

L'EFFORT

organe de l'A. C. J. B.

126, RUE DE TIRLEMONT

LOUVAIN



THE BON AMI C^o -- New-York

“ BON AMI ”

NETTOIE

Peinture
Boiseries
Fenêtres
Marbres
Baignoires
Toiles cirées

POLIT

Miroir
Laiton
Nickel
Cuivre
Zinc
Aluminium

FAIT RELUIRE

Fer-Blanc
Couteaux
Fourchettes
Acier
Émail
Faïence

ÉCURE

Poterie
Bouillottes
Éviers
Vaisselle
Réfrigérateurs
Fer

N'égratigne ni les glaces ni le poli des meubles

∴ En vente dans les principales Épiceries et Drogueries ∴

DÉPOT GÉNÉRAL :

Avenue de Longchamps, 34, Bruxelles